

Traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs

Sergueï
Dovlatov
Le
compromis

Me voilà sans travail. Et si je suivais un stage pour devenir tailleur? J'ai remarqué que les tailleurs sont toujours de bonne humeur.

Je rencontre Loguinov qui travaille à la télévision.

— Salut, comment ça va?

— Je cherche un emploi.

— Il y a un poste vacant. Au journal *La sentinelle de la Patrie*. Tu demanderas Kachirine.

— Un type au crâne chauve?

— Kachirine est un journaliste expérimenté. Un homme assez coulant.

— La merde aussi est parfois coulante.

— Tu le connais?

— Non.

— Alors garde tes commentaires... Et note le nom quelque part.

Je note le nom.

— Tu devrais t'habiller correctement. Ma femme dit que si tu t'habillais correctement...

À propos, l'autre jour, sa femme me téléphone... Mais stop! C'est là une longue et palpitante histoire. Qui risque de nous entraîner trop loin du sujet...

— Je m'habillerai dès que j'aurai gagné suffisamment. Je m'achèterai un haut-de-forme.

Je sors mes articles. Je trie les meilleurs. Kachirine ne me plaît pas. Une face de carême, un humour de corps de garde. Il me jette un regard et demande :

— Je suppose que vous n’êtes pas membre du Parti ?

Je hoche la tête d’un air fautif. Avec une franchise assez saugrenue, il ajoute :

— Une vingtaine de candidats se sont déjà proposés pour ce poste. Mais après avoir discuté avec moi, pas un seul n’est revenu. Laissez au moins votre numéro.

Je lui dicte le téléphone d’une blanchisserie dont je me souviens par hasard.

Une fois rentré, je déplie mes coupures de presse. J’en relis une partie. Et je demeure pensif.

Des feuillets jaunis. Dix ans de mensonges. Malgré tout, derrière se profilent des gens, des conversations, des sentiments, une réalité... Pas dans ces feuillets, mais plus loin, à l’horizon de ces feuillets.

La route est difficile qui mène à la vérité vraie.

On ne saurait plonger deux fois dans les mêmes eaux. Mais à travers leur épaisseur, on peut distinguer le fond du ruisseau jonché de vieilles boîtes de conserve. Et derrière le riche décor de théâtre deviner un mur de briques, des cordes, un extincteur et des machinistes éméchés. Tous ceux qui ont visité des coulisses ne serait-ce qu’une fois le savent...

Commençons par un minable entrefilet informatif.

COMPROMIS NUMÉRO CINQ

(Sovetskaïa Estonia [Estonie soviétique], novembre 1975)

UN HOMME EST NÉ.

Toute la république d'Estonie célèbre sa grande fête annuelle, le jour de sa Libération. Les ateliers et les usines, les kolkhozes et les stations de tracteurs rendent compte à l'État de leurs succès.

Un autre cap important a été franchi ces jours-ci. La population de notre capitale vient d'atteindre le chiffre de 400 000 habitants. À l'hôpital n°4 de Tallinn, le premier-né longtemps attendu de Maïa et Grigori Kouzine est venu au monde. C'est lui que le destin a désigné pour être le 400 000^e habitant de notre ville.

— *Ce sera un athlète, dit en souriant le médecin-chef Mihkel Teppe.*

Confus, l'heureux papa cache ses mains calleuses de travailleurs.

— *Nous allons appeler notre fils Lembit, déclare-t-il, qu'il devienne grand et fort!*

Le célèbre poète de Tallinn Boris Stein dédie ces vers aux parents comblés:

*Dans les usines, dans les mines,
Sur les planètes éloignées,
Quatre cent mille héros cheminent,
Et parmi eux ton premier-né...*

On a envie d'évoquer les paroles de Goethe:

«Un homme est né: un univers entier est né!»²

J'ignore ce que tu deviendras, Lembit. Ouvrier ou mineur de fond, officier ou savant. Une chose est sûre, un homme est né! Un homme condamné au bonheur!

Tallinn est une ville petite, intime. Tu croises un ami dans la rue, et il te dit: «Salut, justement, je te cherchais...» Comme si vous vous étiez rencontrés dans une cantine d'entreprise.

Bref, ça m'a vraiment surpris d'apprendre que les habitants étaient aussi nombreux.

Voilà comment les choses se sont passées.

Le rédacteur Touronok me convoque et me dit:

— Nous avons une idée constructive. Pour un reportage exclusif. Il faut discuter des détails. Mais surtout, épargnez-moi vos grossièretés.

— Avec vous, les grossièretés ne servent à rien.

— Ça y est, vous en avez déjà proféré une, constate Touronok, chagrin. Vous êtes toujours si grossier, Dovlatov. Même pendant les réunions générales. C'est seulement quand vous vous absentez pour longtemps que vous cessez d'être grossier... Vous me prenez pour un parfait ignare? Vous croyez que je ne lis jamais rien, à part les journaux? Passez chez moi un de ces jours. Vous verrez ma bibliothèque. J'ai même des livres d'avant la révolution...

— Pourquoi m'avez-vous fait venir?

Touronok garde le silence quelques instants. Puis il se redresse brusquement, comme pour passer d'une attitude lyrique à une attitude professionnelle et poursuit d'un ton ferme et net:

— Dans une semaine, c'est l'anniversaire de la libération de Tallinn. Qui sera commémoré partout. Et notamment dans la presse. Sous différents angles: économie, culture, vie quotidienne... Tous les services de la rédaction planchent sur le sujet. Nous avons aussi une mission pour vous. À savoir. D'après le bureau des statistiques, notre ville compte environ 400 000 habitants. Ce chiffre est en quelque sorte approximatif. Comme d'ailleurs les limites de la ville. Eh bien, nous nous sommes réunis et nous avons

pris une décision. Le 400 000^e habitant de Tallinn doit naître la veille de l'anniversaire.

— Je ne saisis pas très bien.

— Vous allez vous rendre dans une maternité et attendre qu'un bébé naisse. Notez ses paramètres. Interviewez les heureux parents. Et le médecin qui s'est occupé de l'accouchement. Et bien sûr, il nous faut des photos. Le reportage sera publié dans notre numéro spécial. Les honoraires sont doubles. (Je sais que ce détail ne vous laissera pas indifférent.)

— C'est par là que vous auriez dû commencer.

— Le mercantilisme est l'un de vos traits les plus déplorables.

— J'ai des dettes. Une pension alimentaire à payer...

— Vous buvez trop.

— Ça aussi...

— Bref. Le sens général est le suivant: un homme heureux est né. Je dirais même un homme condamné au bonheur!

Cette expression stupide plaît tellement au rédacteur qu'il la répète deux fois.

— Un homme condamné au bonheur! À mon avis, ça sonne bien. On pourrait peut-être le mettre en titre? «Un homme condamné au bonheur»...

— On verra.

— Et souvenez-vous — Tournok se lève pour mettre fin à la conversation — le bébé doit être publiable.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire parfait. Aucun handicap. Rien de négatif. Pas de césarienne. Pas de mère célibataire. Les parents doivent être au complet. Un petit garçon en bonne santé, socialement impeccable.

— Vous voulez absolument un garçon?

— Oui, un garçon, ça me semble plus symbolique.

— Genrikh Frantsevitch, pour les photos... Vous savez, les nouveau-nés ne sont pas forcément très photogéniques...

— Prenez le plus beau. Et attendez un peu, pas besoin de le photographe immédiatement.

— Il faudra attendre quatre mois au moins. Ce n'est guère qu'à quatre mois qu'il commencera à rassembler à un être humain. Pour certains ça ne s'arrange pas, même au bout de cinquante ans.

Touronok se fâche.

— Écoutez, arrêtez votre démagogie ! Vous avez une mission à remplir. Vous êtes un journaliste professionnel. À quoi bon perdre du temps ?

Effectivement, à quoi bon ?

Je suis descendu au bar et j'ai commandé du gin. Le photographe Jbankov était là, en état d'ébriété. Je lui ai fait signe et il est venu me rejoindre avec sa vodka. Il a pris la moitié de mon sandwich.

— Tu devrais rentrer chez toi, lui ai-je conseillé, tous les chefs sont là...

Jbankov a vidé son verre.

— Vois-tu, je me suis totalement ridiculisé. Tu as vu mon cliché pour l'article de Fedia ?

— Je ne lis pas les journaux.

— Fedia a publié un reportage dans *Jeunesse d'Estonie*. Un article pris sur le vif. «Trois hommes contre vents et tempêtes». Sur des plongeurs. À la recherche d'un chargement précieux qui a coulé. Tandis que la tempête s'annonce. Illustré par ma photo : deux types assis sur un tronc d'arbre. Et un tuyau qui sort de l'eau. C'est leur copain qui fouille le fond de la mer. Bon, j'ai pris le cliché, j'ai récolté mes six roubles et j'ai oublié l'affaire. L'autre jour, je passe au port et tout le monde se met à rigoler en me voyant.

Pourquoi? Qu'est-ce qui se passe? Et c'est là que j'apprends le fin mot de l'histoire. Mironenko, le chef de l'atelier annexe, est sorti de la cantine, il a fumé une cigarette près du troisième quai, puis il a balancé le mégot, il s'est éclairci la gorge et il a craché son dentier dans la flotte. Un dentier en or: il y en avait pour plus de huit cents roubles. Il court trouver les plongeurs: « Sauvez-moi, les gars! ». Ils ont pigé tout de suite: « On s'en occupera après le boulot. — Je vous revaudrai ça. — Ça te coûtera une bouteille par tête de pipe. — Pas de problème... » Ils ont fini le travail et ils ont commencé à chercher. Et c'est là que Fedia a rappliqué. Il revenait d'un reportage. Quand il les a vus, il a aussitôt voulu savoir ce qu'ils fabriquaient. Dans l'espoir de pondre un papier. Les gars étaient gênés. Alors ils lui ont dit qu'un chargement précieux avait coulé. Fedia a gobé l'histoire: « Comment t'appelles-tu? Et toi, comment t'appelles-tu? » Les plongeurs ont répondu. « Que faites-vous pendant vos rares moments de loisir? — On fait de la musique et de la peinture. — Et pourquoi travaillez-vous si tard? — Une tempête se prépare, il faut faire vite... » Fedia me téléphone à la rédaction. J'ai pris la photo sans réfléchir. C'est un réservoir artificiel. Il ne peut pas y avoir de tempête...

— Tu devrais rentrer.

— Attends, ce n'est pas fini. On m'a raconté la suite. Les plongeurs ont remonté le dentier. Mironenko, fou de joie, les a invités au bar. Il a commandé de la vodka. Ils ont bu. Mironenko a fait voir son dentier à tout le monde. « Merci, les gars, je vous serai éternellement reconnaissant d'avoir retrouvé mon cher dentier, vous êtes de vrais héros, des travailleurs de choc, des stakhanovistes. » Le dentier passe de main en main, de table en table... Le portier s'approche pour le voir... Le joueur de trombone de l'orchestre... Les serveuses... Mironenko est en train de vider une sixième bouteille avec les plongeurs. Quand il a voulu récupérer

son dentier, il n'était plus là. On l'avait volé. Il criait « Saualds, rendez-moi mon dentier ! » Mais comment le retrouver ? Les plongeurs n'y pouvaient plus rien.

— Bon, ai-je dit, il faut que j'y aille.

Je n'avais aucune envie d'aller à la maternité. L'atmosphère de l'hôpital ne me vaut rien. La seule vue des ficus en pot me déprime.

Je suis passé au service de Marina.

— Ah, c'est toi, a-t-elle dit... Excuse-moi, j'ai du boulot.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Que peut-il arriver ? J'ai beaucoup de travail.

— Sur quoi travailles-tu ?

— Il y a l'anniversaire, et le reste. Nous autres, nous sommes des gens modestes, nous n'écrivons pas de romans...

— Pourquoi es-tu fâchée ?

— Et de quoi devrais-je me réjouir ? Tu disparais on ne sait où. Tantôt tu es fou de moi, tantôt tu traînes quelque part pendant une semaine entière...

— Qu'entends-tu par « traîner quelque part » ? J'étais en mission à Saaremaa. À l'hôtel, j'ai été mordu par des punaises...

Marina m'a considéré d'un air méfiant.

— Ce n'étaient pas des punaises, c'étaient des femmes. De sales putes dégoûtantes. Je ne sais pas ce qu'elles te trouvent. Tu n'as jamais un rond, tu traînes une éternelle gueule de bois. C'est étonnant que tu n'aies pas encore chopé une saloperie.

— Les punaises ne sont pas contagieuses.

— Arrête de mentir ! Qui est cette grande bringue rousse ? Je l'ai vue minauder avec toi ce matin, par la fenêtre du bus.

— Ce n'est pas une grande bringue. C'est le poète métaphysique Vladimir Erl. C'est sa manière de se coiffer.

Soudain, j'ai compris qu'elle était sur le point de fondre en larmes. Quand Marina pleure, c'est toujours de manière désespérée, amèrement, avec des cris, sans épargner sa santé. Comme une actrice après le spectacle.

— Je t'en prie, calme-toi. Tout ira bien. Chacun sait combien je te suis attaché...

Marina a sorti un minuscule mouchoir rose pour se tamponner les yeux. Elle a poursuivi d'un ton plus calme :

— Es-tu capable d'être sérieux ?

— Bien sûr.

— J'en doute. Tu es totalement irresponsable... Comme une linotte... Tu n'as pas d'adresse, pas de biens, pas de but dans la vie... Aucune attache profonde. Je ne suis qu'un point pris au hasard dans l'espace. J'approche de la quarantaine. Je dois faire ma vie.

— Moi aussi j'approche de la quarantaine. Plus exactement, j'ai dépassé la trentaine. Et je ne comprends pas ce que tu entends par « faire ta vie »... Tu veux te marier ? Mais qu'est-ce que ça changera ? Que te donnera un stupide tampon dans ton passeport ? Nous ne sommes pas des chevaux pour qu'on nous marque... Tant que je suis bien, je reste là. Si j'en ai assez, je partirai ailleurs. Il en sera toujours ainsi.

— Je n'ai aucune intention de me marier. D'ailleurs, tu ferais un drôle de fiancé ! Mais je veux avoir un enfant. Bientôt il sera trop tard.

— Eh bien, vas-y, fais un gosse. Mais pense à ce qui l'attend.

— Tu dramatises toujours. Des millions de gens vivent et travaillent honnêtement. Et puis, comment puis-je faire un enfant toute seule ?

— Pourquoi seule ? Je... peux apporter ma contribution. Et pour ce qui est de l'aspect matériel, tu gagnes trois fois plus que moi. Je veux dire que tu ne dépends pratiquement pas de moi.

— Ce n'est pas de ça que je parle.

Le téléphone a sonné. Marina a pris le combiné.

— Allo? Mais ça tombe bien... Justement, il est là...

J'ai agité les mains. Marina a hoché la tête.

— Je veux dire qu'il était là, il vient de partir... Ça, je n'en sais rien. Il doit probablement se souler quelque part à l'heure qu'il est.

La garce...

— Tsekhanovski te cherche. Il veut te rendre l'argent qu'il te doit.

— Qu'est-ce qui lui prend?

— Il vient de toucher les droits de son livre.

— *La caravane monte au ciel?*

— Quelle caravane? Ça s'appelle *À suivre*.

— C'est la même chose. Bon, il faut que j'y aille.

— Où vas-tu? Si ce n'est pas un secret.

— À la maternité, figure-toi.

J'ai jeté un coup d'œil aux tables encombrées de journaux. J'ai respiré l'odeur de tabac et de colle. Et j'ai ressenti un tel ennui, une telle amertume que même l'atmosphère de l'hôpital a cessé de me faire peur.

La porte franchie, j'ai soudain compris qu'une seconde plus tôt Marina venait de me crier :

— Eh bien vas-t-en, pauvre ivrogne!

J'ai pris l'autobus jusqu'à la rue Karl Marx. Je me suis endormi quelques instants pendant le trajet et je me suis réveillé avec un mal de crâne. En traversant le hall de la maternité, j'ai aperçu mon reflet dans un miroir et je me suis détourné aussitôt.

Une femme en blouse blanche vient à ma rencontre.

— C'est réservé aux membres du personnel.

— Et les membres de l'impersonnel, ils peuvent entrer également?

L'infirmière en reste bouche bée. Je lui montre ma

carte de presse. Je monte au premier. Des femmes vêtues de robes de chambre informes fument sur le palier.

— Où puis-je trouver le médecin-chef?

— À l'étage au-dessus, en face de l'ascenseur.

En face de l'ascenseur : il ne doit pas être très exigeant. Un bureau en face de l'ascenseur est forcément bruyant, avec les portes qui claquent...

J'entre. Un Estonien d'une soixantaine d'années fait sa gymnastique devant la fenêtre au vasistas ouvert.

Je reconnais immédiatement les Estoniens. En eux rien de criard, rien d'exubérant. Cravate obligée et pli au pantalon. La ligne du menton est un peu effacée et le regard généralement calme. D'ailleurs, j'imagine mal un Russe qui fait de la gymnastique tout seul.

Je lui tends ma carte de presse.

— Docteur Mihkel Teppe. Asseyez-vous. Que puis-je faire pour vous?

Je lui expose l'affaire. Le docteur ne paraît pas étonné. Quelles que puissent être les élucubrations de la presse, difficile de surprendre le lecteur. Il est habitué à tout.

— Ça ne doit pas être bien compliqué, déclare Teppe. Notre maternité est très grande.

— Vous êtes prévenu de chaque naissance?

— Je peux demander qu'on me prévienne.

Il prend le combiné, prononce quelques phrases en estonien, puis se tourne vers moi :

— Ça vous intéresse d'assister à un accouchement?

— Surtout pas ! Je veux juste noter les paramètres, jeter un coup d'œil à l'enfant et parler au père.

Le docteur passe un autre coup de fil. Également en estonien.

— Il y en a une qui accouche. Je les rappellerai dans quelques minutes. J'espère que tout se passera bien. La mère est en bonne santé... Une blonde bien en chair...

— Et vous, vous êtes marié ?

— Bien sûr.

— Et vous avez des enfants ?

— Un fils.

— Et vous ne vous interrogez jamais sur ce qui l'attend ?

— Je n'ai pas besoin de m'interroger. Je sais parfaitement ce qui l'attend. Un camp à régime sévère. J'ai parlé à l'avocat. Ils lui ont déjà interdit de quitter la ville.

Teppe parle calmement et simplement. Comme s'il s'agissait d'un événement ordinaire.

Je baisse la voix pour demander d'un ton de conspiration :

— C'est l'affaire Soldatov ?

— Que voulez-vous dire ?

— Votre fils, c'est un indépendantiste estonien ?

— Mon fils, énonce Teppe d'une voix nette, est un spéculateur et un ivrogne. Je ne suis relativement tranquille pour lui que lorsqu'il est en prison.

Nous restons silencieux quelques instants.

— J'ai travaillé comme officier de santé sur les îles. Puis j'ai combattu dans les unités estoniennes. J'occupe de hautes responsabilités. Je ne sais pas comment ça s'est fait. Ma femme et moi sommes des gens positifs, mais notre fils est négatif.

— Il faudrait peut-être écouter ce qu'il a à dire.

— C'est impossible de l'écouter. Je lui dis : « Iouri, pourquoi me méprises-tu ? Tout ce que j'ai, je l'ai obtenu par un labeur acharné. Je n'ai pas eu une existence facile. Aujourd'hui, j'occupe un poste important. Pourquoi crois-tu qu'on m'a choisi, moi, modeste officier de santé, pour être médecin-chef ? » Et lui, il me répond : « Parce qu'on a fusillé tous tes collègues plus intelligents... » Comme si c'était moi qui les avais fusillés.

Le téléphone sonne.

— J'écoute, dit Teppe. C'est parfait.

Puis il repasse à l'estonien. Il est question de centimètres et de kilogrammes.

— Voilà, annonce-t-il, une femme de la chambre 9 vient d'accoucher. Quatre kilos deux cents et cinquante-huit centimètres. Vous voulez le voir?

— Ce n'est pas indispensable. Les enfants se ressemblent tous...

— La mère s'appelle Okas. Hilia Okas. Née en 1946. Étalonneuse à l'usine Punane Ret. Le père s'appelle Magabtcha...

— Comment ça, Magabtcha?

— C'est son nom de famille. Il est originaire d'Éthiopie. Il est étudiant à l'École de la marine.

— Il est noir?

— Je dirais plutôt chocolat.

— Mais c'est très intéressant. On pourra jouer sur l'internationalisme, l'amitié entre les peuples... Ils sont officiellement mariés?

— Oui, bien sûr. Il lui envoie chaque jour des mots doux. Qu'il signe « Ta petite barre chocolatée ».

— Vous permettez que je téléphone?

— Je vous en prie.

Je téléphone à la rédaction. Touronok décroche.

— Je vous écoute... C'est Touronok.

— Guenrikh Frantsevitch, un petit garçon vient de naître.

— Quel garçon? Qui est au bout du fil?

— C'est Dovlatov. De la maternité. Vous m'avez confié une mission.

— Oui, oui, je me souviens.

— Un petit garçon vient de naître. Grand, en bonne santé. Cinquante-huit centimètres. Quatre kilos deux cents... Le père est éthiopien.

Un silence pesant s'établit.

— Je ne comprends pas, dit Touronok.

— Éthiopien, il est né en Éthiopie... Il fait ses études chez nous... — et j'ajoute, je ne sais pourquoi : — C'est un marxiste.

— Vous êtes ivre? demande Touronok d'un ton cinglant.

— Pensez-vous! Je suis en mission!

— En mission... Comme si ça pouvait vous arrêter! Qui a dégueulé en décembre sur les activistes locaux du Parti?

— Genrikh Frantsevitch, je ne peux pas occuper trop longtemps le téléphone... Un petit garçon vient de naître, dont le père est un Éthiopien, ressortissant d'un pays ami.

— Vous voulez dire qu'il est noir?

— Chocolat.

— C'est un nègre?

— Naturellement.

— Qu'est-ce que ça a de naturel?

— Selon vous, un Éthiopien n'est pas un homme comme les autres?

— Dovlatov, déclare Touronok d'un ton empreint de souffrance, je vais vous licencier... Pour avoir tenté de discréditer ce qu'il y a de meilleur... Laissez tomber cet Éthiopien de merde! Attendez que naisse un bébé normal, vous m'entendez? Un enfant humain!

— Bon, je voulais seulement vous demander...

Il a déjà raccroché. Teppe me regarde avec compassion.

— Ça n'ira pas, dis-je.

— J'ai immédiatement éprouvé des doutes, mais je n'ai pas voulu vous le dire.

— Bon, tant pis.

— Voulez-vous un café?

Il sort un bocal brun du placard. Le téléphone sonne de nouveau. Teppe parle longuement dans sa langue. Je

crois deviner qu'il s'agit d'autre chose, qui ne me concerne pas. J'attends qu'il ait fini et je demande soudain :

— Pourrais-je dormir un peu derrière le paravent ?

Teppa ne manifeste aucun étonnement.

— Bien sûr. Vous voulez prendre mon manteau ?

— Ça ira comme ça.

J'enlève mes chaussures et je me couche. Il faut que je me concentre. Sinon les contours de la réalité deviennent flous. Soudain, je me vois moi-même de l'extérieur, désespéré et ridicule. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi suis-je couché derrière ce paravent en attendant Dieu sait quoi ? Quelle existence stupide !

Quand je me réveille, Teppa se tient devant moi..

— Excusez-moi de vous déranger... L'une de vos connaissances vient d'accoucher.

« Marina ! » me dis-je avec une vague épouvante. (Chacun sait que l'épouvante peut être ressentie à des degrés divers, et parfois très légèrement). Puis, repoussant cette pensée délirante, je demande :

— Quelle connaissance ?

— Une journaliste de *Jeunesse d'Estonie*, Roumiantseva.

— Ah, Lena, la femme de Boris Stein. C'est vrai qu'on ne la voyait plus depuis le mois de mai.

— Elle vient d'accoucher il y a cinq minutes.

— Quelle coïncidence. Le rédacteur sera ravi. Le père de l'enfant est un poète célèbre à Tallinn. Sa mère est journaliste. Tous deux sont membres du Parti. Stein écrira une ballade pour l'occasion...

— Je suis très content pour vous.

Je téléphone à Stein.

— Salut, dis-je, mes félicitations.

— C'est trop tôt, je n'aurai la réponse que mercredi.

— Quelle réponse ?

— Sur mon voyage en Suède. Ils me disent que je n'ai pas l'expérience des voyages dans les pays capitalistes.

Comment pourrais-je en avoir l'expérience si on m'interdit d'y aller? Tu es déjà allé dans un pays capitaliste?

— Non, on ne m'a même pas laissé aller dans un pays socialiste. J'avais fait une demande pour la Bulgarie.

— Moi, je suis même allé en Yougoslavie. La Yougoslavie, c'est presque un pays cap...

— Je t'appelle de la maternité. Tu viens d'avoir un fils.

— Ben merde alors! s'exclame Stein! Merde alors!

Teppe me tend une feuille avec des gribouillages.

— Taille cinquante six centimètres, poids trois kilos neuf cents. Lena se sent bien.

— Merde alors, répète Stein, sans parvenir à se calmer. Je vais prendre un taxi.

Il faut encore que je téléphone au photographe.

— Téléphonnez, je vous en prie, dit Teppe.

J'appelle Jbankov. C'est Lera qui prend le combiné.

— Il est souffrant.

— Tu veux dire qu'il est soûl?

— Comme un cochon. C'est toi qui l'as fait boire?

— Mais non, pas du tout. D'ailleurs, je travaille.

— Bon, excuse-moi.

J'appelle Malkiel.

— Il faut que tu viennes photographier un bébé pour le numéro spécial. Stein vient d'avoir un fils. À propos, les honoraires sont doubles...

— Tu veux écrire sur cet enfant?

— Oui, pourquoi?

— Je te rappelle que Stein est juif. Pour chaque juif, il faut avoir le feu vert. Tu es d'une naïveté incroyable, mon pauvre Sergueï.

— J'ai écrit récemment sur Kaplan et je n'ai pas eu besoin d'autorisation.

— Mentionne aussi Glickman pendant que tu y es. Kaplan est membre du comité local du Parti. On a écrit

sur lui deux cents fois. Tu ne peux pas comparer Stein avec Kaplan.

— Je ne les compare pas. Stein est beaucoup plus sympathique.

— C'est d'autant plus regrettable pour lui.

— Bon, j'ai compris. Merci de m'avoir prévenu.

— En fait, dis-je à Teppe, Stein ne convient pas non plus.

— J'avais effectivement des doutes.

— Qui donc a couru me réveiller?

— Je vous ai réveillé. Mais j'avais des doutes.

— Que faire dans ce cas?

— Une troisième femme doit accoucher d'une minute à l'autre. Peut-être même que l'enfant est déjà né. Je vais téléphoner.

— Je sors faire un tour en attendant.

Des chats se promenaient dans le square minable. Les peupliers noirs dégarnis grinçaient méchamment. Un jeune homme maigre et voûté poussait un chariot chargé d'un bac. Sa blouse bleue délavée lui donnait l'allure d'une vieille femme.

Stein a débouché du tournant de la rue.

— Mes félicitations.

— Merci, vieux. Je viens de transmettre un colis à Lena... Je suis dans un tel état d'euphorie! Il faut boire pour fêter ça!

« Si je bois avec toi, ai-je pensé, ce sera encore plus triste... »

Je ne voulais pas lui faire de peine. Comment lui dire que son enfant n'avait pas été jugé digne d'être immortalisé dans la presse? Mais quelqu'un l'avait déjà mis au courant.

— Tu fais un reportage pour le numéro spécial?

— J'essaie.

— Tu veux nous rendre célèbres?

— Vois-tu, il faut une famille de prolétaires. Et vous, vous êtes des intellectuels.

— Dommage. J'ai déjà eu le temps d'écrire un poème dans le taxi. Qui finit comme ça :

Dans les usines, dans les mines,
Sur les planètes éloignées,
Quatre cent mille héros cheminent
Et parmi eux ton premier-né...

— Mais ce n'est pas ton premier-né! Tu as une fille adulte!

— Elle est de mon premier mariage.

— Ah, dans ce cas, ça va.

Stein a réfléchi et il a dit soudain :

— Donc, il y a tout de même de l'antisémitisme chez nous?

— On dirait bien.

— Mais comment a-t-il pu apparaître? Dans notre pays où...

Je lui ai coupé la parole :

— Dans notre pays où on n'a toujours pas enterré le cadavre numéro un et dont le nom même est un mensonge.

— À t'entendre, tout est mensonge!

— Mes articles mentent, tes poèmes à la noix mentent! Tu as déjà vu un cosmonaute estonien?

— C'est une métaphore.

— Une métaphore, tu parles... Le mensonge a beaucoup de surnoms de ce genre.

— On pourrait croire que tu es le seul à être honnête. Qui donc a écrit un récit sur le grand chantier ferroviaire Baïkal-Amour ? Qui a chanté les louanges de Timofeev, qui est agent du KGB?

— Un jour, je vais laisser tomber tout ça. Tu verras, je laisserai tout tomber.

— Alors, tu pourras critiquer les autres.

— Ne te fâche pas.

— Tu m’as gâché toute ma bonne humeur... Bon, salut.

Teppe m’a accueilli sur le seuil.

— Kouzina de la chambre 6 vient d’accoucher. Voici les paramètres. Elle est estonienne, conductrice de chariot automoteur. Son mari est ajusteur au chantier de construction navale, il est russe, membre du Parti. L’enfant est normal.

— Le ciel soit loué, je crois que celui-là devrait convenir. Je vais téléphoner à tout hasard.

Touronok a dit :

— C’est parfait. Arrangez-vous pour que l’enfant soit prénommé Lembit.

— Genrikh Frantsevitch, ai-je gémi, qui donc voudra appeler son enfant Lembit ? C’est complètement anachronique. Et le folklore...

— Qu’ils l’appellent Lembit. Qu’est-ce que ça peut leur faire ? Lembit, c’est un excellent prénom, à la fois viril et symbolique... Ça fera très bien dans notre numéro spécial.

— Et vous, vous pourriez prénommer votre enfant Bova ou Mikoula ?

— Épargnez-moi votre démagogie. Vous avez une mission à remplir. L’article doit être prêt pour mercredi. S’ils refusent de l’appeler Lembit, promettez-leur de l’argent.

— Combien ?

— Disons vingt-cinq roubles. Je vous envoie le photographe. Quel est le nom de famille du bébé ?

— Kouzine. Chambre 6.

— Lembit Kouzine, ça sonne rudement bien. Agissez.

J’ai demandé à Teppe.

— Où puis-je trouver le père ?

— Il est là, juste sous les fenêtres, assis sur le gazon.

Je suis descendu.

— Salut, c'est vous Kouzine ?

— Oui, je suis Kouzine, mais pour le bien que ça me fait...

Le camarade Kouzine était visiblement d'humeur philosophique.

— Permettez-moi de vous féliciter. Il se trouve que votre enfant est le 400 000^e habitant de notre ville. Je suis journaliste. Je veux écrire sur votre famille.

— Écrire quoi ?

— Eh bien, sur votre vie...

— Ben on vit pas mal.. On travaille comme tout le monde... On élargit notre horizon... Les gens nous respectent...

— On pourrait aller quelque part pour parler.

Kouzine s'est aussitôt réveillé.

— Vous voulez dire pour boire un coup ?

C'était un homme de haute taille au menton de granit et aux cils innocents. Il s'est levé prestement, s'est épousseté les genoux.

Nous sommes allés au Cosmos et nous nous sommes installés près de la fenêtre. La salle n'était pas encore bondée.

— J'ai huit roubles, a dit Kouzine, plus une bonne bouteille de poison.

Il a sorti de sa serviette une bouteille de rhum cubain qu'il a dissimulée derrière un pan du rideau.

— On prend trois cents grammes de vodka pour faire bien ?

— Et de la bière, ai-je ajouté, à condition qu'elle soit fraîche.

Nous avons commandé trois cents grammes de vodka, deux salades et deux boulettes de viande.

— Vous voulez des tranches fumées? a demandé le serveur.

— Tu peux te les garder, a répondu Kouzine.

Il n'y avait pas grand monde. Quatre musiciens étaient assis sur une estrade. Un pianiste, un guitariste, un contrebassiste et un batteur. Leurs pupitres de bois étaient décorés de lyres en fer blanc.

Le guitariste a essuyé en douce ses souliers avec un mouchoir. Puis il s'est approché du micro pour annoncer:

— À la demande de nos amis de retour de leur villégiature à Azalemma...

Il a marqué une pause chargée de sens.

— Nous allons interpréter la chanson lyrique: *La pluie nous tombe sur la gueule!*

Un vacarme épouvantable a retenti, que les haut-parleurs rendaient encore plus assourdissant. Les musiciens criaient en chœur des paroles inaudibles.

— Tu sais ce que c'est Azalemma? m'a dit Kouzine, soudain réjoui, c'est le plus grand camp d'Estonie. Avec colonie pénitentiaire, prison de tri, baraquements à régime sévère... Allez, on y va!

Il a levé son verre.

— À ta santé! Et à celle de ton fils!

— À notre rencontre! Pour que ce ne soit pas la dernière...

Deux couples dansaient d'un air détaché entre les tables. Les serveurs ressemblaient à des pingouins avec leur tenue noire et blanche.

— On remet ça?

Kouzine a mangé un morceau et il a entamé son récit.

— Notre histoire, c'est du vrai théâtre. Je travaillais à l'usine de construction navale, je vivais seul. J'ai fait la connaissance d'une nana qui était seule, elle aussi. Je ne dirais pas qu'elle était moche, plutôt du genre pensif. Elle a

commencé à me rendre visite, pour faire un peu de lessive et de repassage... On s'est mis en ménage à Pâques... Non, je me trompe, c'était à l'Intercession... Sinon, après le boulot, c'était le vide. Je ne peux tout de même pas me soûler tout le temps. On a vécu un an ensemble. Je ne comprends pas comment elle a fait son compte pour tomber enceinte. Au lit, on dirait une morue séchée. Je lui dis: « Tu ne t'es pas endormie, au moins? » — Non, qu'elle me dit, j'entends tout. — Tu n'es pas très chaude... » Et elle: « Je crois que la lumière est restée allumée dans la cuisine... — Qu'est-ce qui te fait dire ça? — Le compteur tourne... — Tu devrais prendre exemple sur lui... » On a vécu un an comme ça.

Kouzine a sorti la bouteille de rhum de derrière le rideau et l'a inclinée dans un geste d'invite. Nous avons bu.

Le guitariste a épousseté son veston et s'est exclamé:

— À la demande de Tolik B. qui est assis près de la porte, nous allons interpréter...

Une pause. Puis un ton plus haut:

— Nous allons interpréter la chanson lyrique: *De quel poison m'as-tu abreuvé?*

— Tu es marié? a demandé Kouzine.

— Je l'ai été.

— Et maintenant.

— Maintenant on dirait que non.

— Tu as des enfants?

— Oui.

— Beaucoup?

— Beaucoup... Une fille.

— Ça va peut-être encore s'arranger?

— J'en doute.

— C'est toujours dommage pour les enfants. Les enfants ne sont pas responsables... Moi, je les appelle « les fleurs de la vie »... Encore un verre?

— Vas-y, verse.

— On mélange avec de la bière.

— Naturellement.

Encore trois verres, et je savais que c'en serait fini du boulot. C'est pour ça que le mieux, c'est de boire le matin. Tu bois le matin et tu es libre toute la journée.

— Écoute, ai-je dit, appelle ton fils Lembit.

— Pourquoi Lembit? s'est étonné Kouzine. Nous avons décidé de l'appeler Vladimir. C'est quoi, Lembit?

— C'est un prénom.

— Et Vladimir, ce n'est pas un prénom?

— Lembit, c'est un prénom du folklore.

— C'est quoi, le folklore?

— C'est de la création populaire.

— Je ne vois pas ce que la création populaire vient faire là-dedans! C'est mon fils à moi, et je veux l'appeler Vladimir. Choisir un prénom pour un moutard, c'est aussi un problème. Moi, on m'a appelé Grigori et tu vois ce que ça a donné. Je suis devenu un alcoolo. Mes parents auraient dû m'appeler Alcoolo tout de suite. On s'en jette un autre?

Cette fois, nous n'avons rien mangé après.

— On va l'appeler Vladimir, et il va peut-être devenir le dernier des poivrots. Mais bien sûr, l'éducation joue un grand rôle.

— Écoute, ai-je proposé, appelle-le Lembit provisoirement. Notre rédacteur a promis de l'argent si vous acceptez. Et dans un mois, tu changeras le prénom, quand vous l'inscrirez à l'état-civil.

— Combien?

— Vingt-cinq roubles.

— Ça fait deux demi-bouteilles et de quoi bouffer. Si on va au restaurant.

— Au moins ça. Attends, je vais passer un coup de fil.

Je suis descendu pour téléphoner à la rédaction. Le rédacteur était sur place.

— Guenrikh Frantsevitch, tout est OK. ! Le père est russe, la mère est estonienne. Tous deux travaillent à l'usine de construction navale.

— Vous avez une drôle de voix, a remarqué Touronok.

— C'est à cause du téléphone. Guenrikh Frantsevitch, envoyez-moi d'urgence Hubert avec l'argent.

— Quel argent ?

— En qualité de stimulus. Pour qu'ils appellent leur enfant Lembit. Le père est d'accord pour vingt-cinq roubles. Sinon, il menace de l'appeler Adolf.

— Dovlatov, vous êtes ivre !

— Pas le moins du monde.

— Bon, on réglera ça après. L'article doit être prêt pour mercredi. Hubert part dans cinq minutes. Attendez-le sur la place de la mairie. Il vous transmettra la clé.

— La clé ?

— Oui. Une clé symbolique. La clé du bonheur. Vous la remettrez au père. Dans un cadre approprié. La clé coûte trois roubles quatre-vingt. Je vais soustraire cette somme des vingt-cinq roubles.

— Ce n'est pas juste.

Le rédacteur a raccroché.

Je suis remonté. Kouzine somnolait, la tête contre la nappe. Le bord de l'assiette à pain émergeait sous sa joue.

Je l'ai pris par l'épaule.

— Hé, réveille-toi ! Hubert nous cherche...

— Comment ? Hubert ? Tu avais dit Lembit.

— Lembit, c'est ton fils. Provisoirement...

— Oui, j'ai un fils.

— Il s'appelle Lembit.

— D'abord Lembit. Mais ensuite Vladimir.

— C'est Hubert qui doit nous apporter l'argent.

— J'ai de l'argent a déclaré Kouzine. Huit roubles.

— Il faut régler l'addition. Où est le serveur ?

— Hé ho, la tronche fumée, tu es là?

Le serveur a surgi avec une moue chagrine.

— Vous avez cassé une assiette.

— Oui, a avoué Kouzine, c'est moi quand mon faciès a percuté la table : crac !

Confus, il a sorti des éclats de vaisselle de sa poche intérieure.

— Et quelqu'un a pissé à côté des toilettes, a ajouté le serveur, il faut être plus soigneux.

Kouzine s'est brusquement fâché.

— Dégage, tu as compris ? Si tu ne veux pas que je te polisse la calvitie.

— Je vous le déconseille : je suis dans l'exercice de mes fonctions. C'est passible de prison.

Je lui ai donné de l'argent.

— Excusez-nous, mon ami a un fils. Ce qui explique son émotion.

— Quand on est soûl, il faut se conduire convenablement, a remarqué le serveur.

L'addition réglée, nous sommes sortis sous la pluie. La voiture de Hubert stationnait près de la mairie. Il a klaxonné et a ouvert la portière. Nous sommes montés.

— Voilà l'argent, a dit Hubert. Le rédacteur avait peur que tu ne sois bourré.

Dans le noir, il m'a tendu des billets et quelques pièces. Puis une boîte assez lourde.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Un souvenir de Pskov.

J'ai ouvert la boîte. Elle contenait une clé dorée de la taille d'une petite balalaïka.

— Ah, la clé du bonheur !

J'ai ouvert la portière et j'ai jeté la clé dans une poubelle. J'ai proposé à Hubert :

— Viens boire un coup.

— Je conduis.

— Laisse ta voiture et viens avec nous.

— Il faut encore que je reconduise le rédacteur chez lui.

— Il n'a qu'à rentrer tout seul, ce gros porc.

— Tu comprends, ils m'ont promis un appartement. S'il n'y avait pas cet appartement...

— Tu n'as qu'à t'installer chez moi, a dit Kouzine. J'enverrai ma femme à la campagne. À Oussokhi, c'est dans la région de Pskov. Là-bas, ils n'ont pas vu de margarine depuis l'été.

— Il est temps que j'y aille, les gars, a dit Hubert.

Nous sommes ressortis sous la pluie. Les fenêtres du restaurant Astoria brillaient d'une lumière tentatrice. Le réverbère illuminait une flaque d'eau multicolore près de la porte.

Faut-il raconter en détail ce qui a suivi? Comment mon compagnon est monté sur l'estrade pour crier « Ils ont vendu la Russie! » avant de frapper le portier si fort que sa casquette a volé jusqu'à l'office... Comment la police nous a embarqués... Et comment on nous a relâchés grâce à ma carte de presse... Comment j'ai perdu mon carnet de notes... Et comment j'ai fini par perdre Kouzine.

Je me suis réveillé chez Marina, au milieu de la nuit. Une pénombre blafarde inondait la pièce. Le tic-tac du réveil était assourdissant. Il flottait une odeur d'ammoniac et de vêtements mouillés.

J'ai tâté une égratignure près de ma tempe qui était en train d'enfler.

Marina était assise à côté de moi, triste et vaguement abattue. Elle me caressait tendrement les cheveux en répétant:

— Pauvre petit... Pauvre petit... Pauvre petit...

Je me demande à qui elle pouvait bien s'adresser.

5 LE COMPROMIS

7 COMPROMIS NUMÉRO UN

9 COMPROMIS NUMÉRO DEUX

12 COMPROMIS NUMÉRO TROIS

26 COMPROMIS NUMÉRO QUATRE

28 COMPROMIS NUMÉRO CINQ

52 COMPROMIS NUMÉRO SIX

75 COMPROMIS NUMÉRO SEPT

78 COMPROMIS NUMÉRO HUIT

121 COMPROMIS NUMÉRO NEUF

127 COMPROMIS NUMÉRO DIX

170 COMPROMIS NUMÉRO ONZE

198 COMPROMIS NUMÉRO DOUZE

209 NOTES

211 NOTE ÉDITORIALE

213 NOTE BIOGRAPHIQUE

217 ENTRETIEN AVEC JOHN GLAD